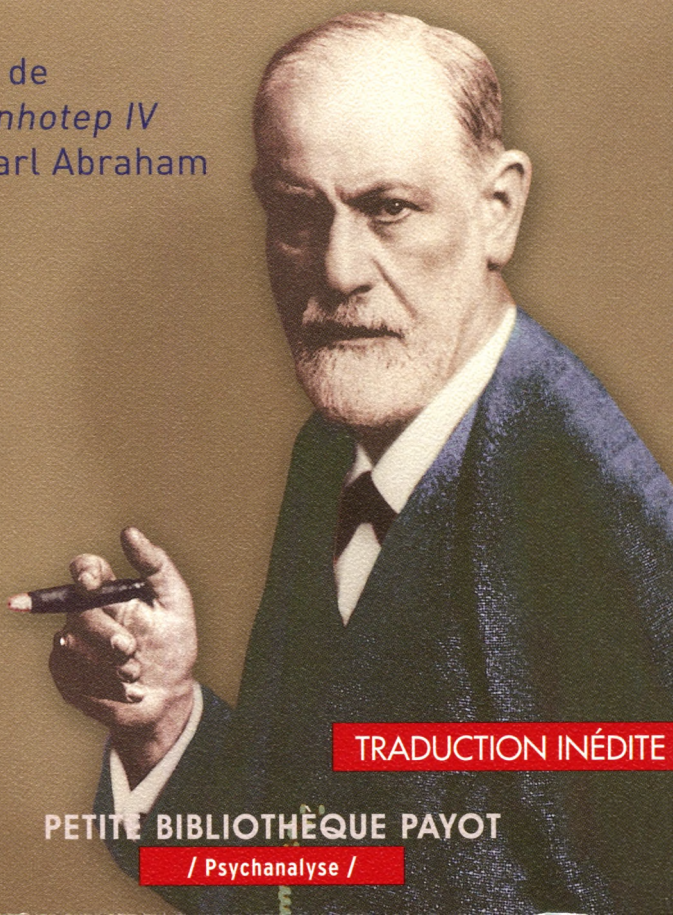


Sigmund Freud

L'homme Moïse et la religion monothéiste

Suivi de
Amenhotep IV
de Karl Abraham



TRADUCTION INÉDITE

PETITE BIBLIOTHÈQUE PAYOT

/ Psychanalyse /

**L'homme Moïse
et la religion monothéiste**

Sigmund Freud

**L'homme Moïse
et la religion monothéiste**

Trois essais

Suivi de

Amenhotep IV
par Karl Abraham

*Traduction inédite de l'allemand
par Olivier Mannoni*

Petite Bibliothèque Payot

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur
payot-rivages.fr

Conseiller scientifique : Gisèle Harrus-Révidi

TITRE ORIGINAL :

Der Mann Moses und die monotheistische Religion
(1939)

© Payot, 1965,
pour la traduction du texte de Karl Abraham.
© Payot & Rivages, 2014,
pour la traduction du texte de Freud et la présente édition,
106, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris.

L'homme Moïse
et la religion monothéiste



I

Moïse, un Égyptien

Dénier son appartenance à un peuple à l'homme que ce même peuple célèbre comme le plus grand parmi ses fils n'est pas une tâche que l'on entreprendrait de bon cœur ou à la légère, surtout lorsqu'on appartient soi-même audit peuple. Mais aucun exemple ne pourra nous convaincre de faire passer la vérité après l'intérêt national supposé, et l'on peut aussi s'attendre à tirer profit, pour notre compréhension des choses, de la clarification de certains faits.

L'homme Moïse, qui fut pour le peuple juif un libérateur, un législateur et un fondateur de religion, appartient à des époques tellement éloignées que l'on ne peut échapper à la question de savoir s'il s'agit d'une personnalité historique ou d'une création de la légende. S'il a vécu, ce fut au XIII^e, mais peut-être aussi au XIV^e siècle avant notre ère ; nous n'avons pas d'autres informations

à son sujet que celles fournies par les textes sacrés et par les traditions écrites des Juifs. S'il est dès lors impossible de trancher en toute certitude, la grande majorité des historiens s'est tout de même prononcée en faveur de l'idée que Moïse a réellement vécu et que la sortie d'Égypte qu'on associe à sa personne a bel et bien eu lieu. On affirme à juste titre que l'histoire ultérieure du peuple d'Israël serait incompréhensible si l'on n'admettait pas cette prémisse. La science actuelle est d'une manière générale devenue plus prudente et procède avec les traditions en prenant beaucoup moins de gants que dans les premiers temps de la critique historique.

La première chose qui éveille notre intérêt dans la personne de Moïse, c'est son nom, *Mosche* en hébreu. On est en droit de poser la question : d'où provient-il ? Que signifie-t-il ? On le sait, le récit fait dans l'Exode, chapitre 2, nous apporte déjà une réponse. On y raconte que la princesse égyptienne qui sauve le petit garçon exposé sur les flots du Nil lui a donné ce nom avec cette justification étymologique : « Car je l'ai sorti de l'eau. » « La signification biblique du nom, "celui qui a été sorti de l'eau", juge un auteur dans le *Jüdisches Lexikon*¹, est une étymologie populaire » avec laquelle il est déjà impossible d'harmoniser la forme hébraïque active (« Mosche » peut tout au

1. Georg Herlitz et Bruno Kirschner (éd.), *Jüdisches Lexikon*, tome IV, Berlin, 1930.

plus signifier « celui qui tire de quelque chose »). On peut étayer ce refus par deux autres motifs : premièrement, **il est absurde d'attribuer à une** princesse égyptienne la déduction d'un nom à partir de l'hébreu, et deuxièmement, l'eau d'où a été sorti l'enfant n'était très probablement pas celle du Nil.

On a en revanche exprimé depuis longtemps, et de différents côtés, la supposition que le nom Moïse provient du vocabulaire égyptien. Plutôt que de citer tous les auteurs qui se sont exprimés dans ce sens, je veux intégrer ici le passage consacré à cette question dans un livre récent de James Henry Breasted¹, un auteur dont on considère l'*History of Egypt* (1906) comme un ouvrage de référence. « Fait remarquable, son nom (le nom de ce chef), Moïse, était égyptien. Il s'agit simplement du mot égyptien *mose* qui signifie "enfant", et c'est la version abrégée de formes nominales plus complètes, par exemple Amen-mose, c'est-à-dire Amon-enfant, ou Ptah-mose, Ptah-enfant, noms qui sont pour leur part des abréviations de phrases plus longues : Amon (a offert un) enfant ou Ptah (a offert un) enfant. Le nom "enfant" est rapidement devenu un substitut commode au long nom complet et la forme nominale "Mose" apparaît fréquemment sur les monuments égyptiens. Le père de Moïse avait certainement donné à son fils

1. James H. Breasted, *The Dawn of Conscience*, Londres, 1934, p. 350.

un nom composé avec Ptah ou avec Amon, et le nom du dieu s'est effacé peu à peu dans la vie quotidienne jusqu'à ce que l'on appelle finalement le petit garçon, tout simplement, "Mose" [Moïse]. (Le "s" à la fin de *Moses*¹ provient de la traduction grecque de l'Ancien Testament. Lui non plus ne provient pas de l'hébreu, où le nom est "Moshe".) » J'ai restitué ce passage littéralement et ne suis nullement disposé à partager la responsabilité de ses différents éléments. Je m'étonne aussi un peu que Breasted, dans son énumération, ait négligé les noms théophoriques analogues qui se trouvent dans la liste des rois égyptiens comme *Ah-mose*, *Thut-mose* (Thotmès) et *Ra-mose* (Ramsès).

On devrait à présent s'attendre à ce que l'un de ceux, et ils sont nombreux, qui ont reconnu le nom de Moïse comme égyptien, ait aussi tiré la conclusion, ou du moins évoqué la possibilité, que le porteur du nom égyptien ait lui-même été un Égyptien. Pour les temps modernes, nous nous permettons sans hésiter ce genre de conclusions, bien qu'à notre époque une personne ne porte pas un nom, mais deux, son patronyme et son prénom, et bien que les modifications ou adaptations des noms ne soient pas exclues quand les conditions changent. Nous ne sommes alors nullement surpris de voir confirmer le fait que le poète Chamisso est d'origine française, que Napoléon Bonaparte est en revanche d'origine italienne et

1. Le prénom « Moïse » en allemand. (*N.d.T.*)

que Benjamin Disraeli est réellement un Juif italien, comme son nom permet de s'y attendre. Et pour les temps anciens et primitifs, devrait-on penser, conclure ainsi de l'appartenance nationale à partir du nom était sans doute un procédé encore plus fiable et, en réalité, devait paraître aller de soi. Pourtant, à ma connaissance, dans le cas de Moïse, aucun historien n'a tiré cette conclusion, y compris parmi ceux qui, comme vient à nouveau de le faire Breasted, sont disposés à admettre que Moïse connaissait fort bien « toute la sagesse des Égyptiens ¹ ».

On ne peut deviner en toute certitude ce qui s'y est opposé. Peut-être le respect de la tradition biblique était-il insurmontable. Peut-être l'idée que l'homme Moïse ait été autre chose qu'un Hébreu paraissait-elle trop monstrueuse. En tout cas, il s'avère que l'on n'a pas estimé que la reconnaissance du nom égyptien était décisive pour le jugement sur l'origine de Moïse, et que l'on n'en a tiré aucune autre conséquence. Si l'on juge que la question de la nationalité de ce grand homme est significative, il serait sans doute souhaitable de produire du matériau nouveau pour y apporter une réponse.

1. James H. Breasted, *The Dawn of Conscience*, *op. cit.*, p. 334. Bien que la supputation du fait que Moïse était égyptien ait été assez souvent exprimée, depuis les temps les plus reculés jusqu'à notre époque, sans pour autant que l'on se soit référé au nom.

Telle est l'entreprise dans laquelle s'engage mon petit traité. S'il revendique une place dans la revue *Imago*¹, c'est que sa contribution a pour objet une application de la psychanalyse. L'argument ainsi acquis ne fera certainement impression que sur une minorité de lecteurs familiers de la pensée analytique et qui sait estimer ses résultats. Mais à eux, je l'espère, elle paraîtra significative.

En 1909, Otto Rank, encore sous mon influence à cette époque, a publié à mon instigation un texte intitulé *Le Mythe de la naissance du héros*². Il traite du fait que « presque tous les peuples civilisés importants [...] nous ont transmis, dans de multiples légendes et œuvres littéraires, des traditions dans lesquelles ils ont glorifié, depuis les temps les plus anciens, leurs héros, leurs rois et princes légendaires, leurs fondateurs de religions, de dynasties, d'empires et de villes, bref, leurs héros nationaux. C'est surtout *l'histoire de la*

1. Fondée en 1912 par Freud, éditée à Vienne par Hugo Heller, *Imago* tire son nom du roman éponyme que Carl Spitteler, futur prix Nobel de littérature, avait publié en 1906. Ses rédacteurs en chef sont Otto Rank et Hanns Sachs. Elle est consacrée à la psychanalyse appliquée à des thèmes culturels, tandis que l'autre grande revue, *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, avec laquelle elle fusionnera en 1939, accueille des articles théoriques et cliniques. C'est dans le premier numéro d'*Imago* que, le 28 mars 1912, Freud publie le début de *Totem et tabou*. (N.d.É.)

2. Loin de moi l'idée de diminuer la valeur des contributions autonomes de Rank à ce travail.

naissance et de la jeunesse de ces surhommes qui paraît dotée de traits fantastiques. La ressemblance de ces traits, voire leur concordance parfois littérale chez des peuples différents, parfois très éloignés les uns des autres et vivant dans une complète indépendance les uns par rapport aux autres, est depuis longtemps connue et n'a pas manqué d'attirer l'attention de nombreux chercheurs¹ ».

Si l'on reconstruit selon le procédé de Rank, par exemple dans la technique de Galton, une « légende type » qui ferait ressortir les traits essentiels de toutes ces histoires, on obtient le tableau suivant :

« Le héros est l'enfant de *parents des plus éminents* ; c'est la plupart du temps un fils de roi.

» Sa naissance est précédée par des difficultés, comme la continence, ou une longue période de stérilité, ou des rapports clandestins entre les parents à la suite d'interdits ou d'obstacles extérieurs. Au cours de la grossesse ou même avant, un *présage* (rêve, oracle) vient mettre en garde contre cette naissance, annonçant le plus souvent un danger pour le père.

» En conséquence, le nouveau-né est destiné à la mort ou à l'exposition, le plus souvent à l'instigation du père ou d'une personne qui en tient

1. Otto Rank, *Le Mythe de la naissance du héros* (1909), Paris, Payot, 1983, p. 31. Traduction modifiée. (N.d.T.)

lieu ; habituellement, il est confié à l'eau dans un coffret.

» Il est ensuite sauvé par des animaux ou des gens de basse condition (des bergers) et allaité par un animal ou par une humble femme.

» Devenu grand, il retrouve, à travers maintes aventures, ses nobles parents, *se venge de son père* et, d'autre part, *il est reconnu et parvient à la gloire et à la renommée*¹. »

Le plus ancien des personnages historiques auxquels est associé ce mythe de la naissance est Sargon d'Agadé, le fondateur de Babylone (vers 2800 avant J.-C.). Il n'est pas sans intérêt, justement pour nous, de restituer ici le récit qu'on lui prête personnellement : « Sargon, le roi puissant, le roi d'Agadé, c'est moi. *Ma mère était une vestale. Mon père, je ne l'ai pas connu*, le frère de mon père habitait la montagne. Dans Azupirani, ma cité des bords de l'Euphrate, ma mère me conçut et *m'enfanta en cachette. Elle me plaça dans une corbeille de roseaux, en ferma l'ouverture avec de la poix et me déposa dans le fleuve qui point ne me noya*. Le fleuve me porta, il m'emmena vers Akki, le puits d'eau. Akki, le puits d'eau, dans la bonté de son cœur me tira hors du fleuve. *Akki, le puits d'eau, m'éleva comme son propre fils*. Akki, le puits d'eau, m'établit jardinier. Jardinier, je gagnai la fonction

1. *Ibid.*, p. 89.

d'Ishtar, je devins roi et pendant quarante-cinq ans, j'exerçai le pouvoir royal¹. »

Dans la série qui débute avec Sargon d'Agadé, les noms qui nous sont le plus familiers sont ceux de Moïse, de Cyrus et de Romulus. Par ailleurs, Rank a rassemblé un grand nombre de figures héroïques issues des textes poétiques ou de la saga, auxquels on prête la même histoire de jeunesse, ou bien totalement, ou bien sous forme de fragments très reconnaissables, qu'à Œdipe, Karna, Pâris, Télèphe, Persée, Hercule, Gilgamesh, Amphion et Zethos, etc.

Les études de Rank nous ont fait découvrir la source et la tendance de ce mythe. Il me suffit de m'y référer par de brèves allusions. Est un héros celui qui s'est dressé contre son père avec courage et, à la fin, l'a dépassé et l'a vaincu. Notre mythe remonte ce combat jusqu'à l'origine de l'individu en montrant que l'enfant naît contre la volonté du père et qu'il est sauvé contre son intention malveillante. Son exposition dans une corbeille est une évidente représentation symbolique de la naissance, la corbeille est l'utérus, l'eau est le liquide amniotique. Dans d'innombrables rêves, le rapport parents-enfants est représenté par le fait d'être tiré hors de l'eau ou sauvé de l'eau. Si l'imagination populaire rattache le mythe de la naissance dont il est question ici à une personnalité remarquable, elle veut reconnaître la

1. *Ibid.*, p. 43.

personne concernée comme un héros, proclamer qu'elle s'est conformée au schéma d'une vie héroïque. Mais la source de toute cette composition poétique est ce que l'on appelle le « roman familial ¹ » de l'enfant, dans lequel le fils réagit à la transformation de ses relations sentimentales avec les parents, et en particulier avec le père. Les premières années de l'enfance sont dominées par une gigantesque surestimation du père, en fonction de laquelle le roi et la reine, dans le rêve et dans le conte, ne représentent jamais que les parents, tandis qu'ultérieurement, sous l'influence de la rivalité et de la déception réelle, débute le remplacement des parents et l'attitude critique vis-à-vis du père. Les deux familles du mythe, l'éminente et la basse, sont par conséquent deux reflets de sa propre famille, telles qu'elles apparaissent à l'enfant au cours des périodes successives de sa vie.

On peut affirmer que ces éclaircissements rendent parfaitement compréhensibles aussi bien la diffusion que la ressemblance du mythe de la naissance du héros. Que la légende de la naissance et de l'exposition de Moïse occupe une place à part et même qu'elle contredise l'autre légende

1. Voir Sigmund Freud, *Le Roman familial des névrosés, et autres textes*, traduit par Olivier Mannoni, préface de Danièle Voldman, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2014. (N.d.É.)

sur un point essentiel, mérite d'autant plus que nous nous y intéressions.

Nous partons des deux familles entre lesquelles la légende laisse se dérouler le destin de l'enfant. Nous savons qu'elles coïncident dans l'interprétation analytique, qu'elles ne font que se singulariser l'une de l'autre dans leur chronologie. Dans la forme typique de la légende, la première famille, celle dans laquelle l'enfant est mis au monde, est la famille de rang élevé, il s'agit le plus souvent d'un milieu royal ; la deuxième, celle où grandit l'enfant, est la famille de bas niveau ou qui a descendu l'échelle sociale, ce qui correspond du reste aux circonstances auxquelles se réfère l'interprétation. Cette différence n'est gommée que dans la légende d'Œdipe. L'enfant exposé, issu d'une famille royale, est recueilli par un autre couple royal. On se dit que ce n'est guère un hasard si, justement dans cet exemple, l'identité originaire des deux familles transparaît aussi dans la légende. Le contraste social entre les deux familles ouvre au mythe – lequel, nous le savons, est censé souligner la nature héroïque du grand homme – une deuxième fonction qui devient en particulier significative pour les personnalités historiques. Il peut aussi être utilisé afin de procurer au héros ses lettres de noblesse, pour l'élever socialement. Cyrus est ainsi, pour les Mèdes, un conquérant étranger ; par le biais de la légende de l'expulsion, il devient le petit-fils du roi des Mèdes. Il en va de même chez Romulus ;

si une personne lui correspondant a réellement vécu, c'était un aventurier venu d'ailleurs, un parvenu ; la légende en fait le descendant et l'héritier de la maison royale d'Albe la Longue.

Il en va tout autrement dans le cas de Moïse. Ici, la première famille, dont le rang est d'ordinaire élevé, est assez modeste. Il est l'enfant de Lévites juifs. Mais la deuxième, la famille de basse extraction dans laquelle le héros grandit généralement, a été remplacée par la maison royale d'Égypte ; la princesse l'élève comme si c'était son propre fils. Cette divergence du type a eu un effet déconcertant sur beaucoup. Eduard Meyer et d'autres après lui ont supposé qu'à l'origine la légende était différente : le pharaon aurait été prévenu, par un rêve prophétique¹, qu'un fils de sa fille le mettrait en péril, lui-même et l'empire. Il fait donc exposer l'enfant dans le Nil après sa naissance. Mais celui-ci est sauvé par des Juifs et élevé comme s'il s'agissait de leur propre enfant. En raison de « motifs nationaux », comme l'exprime Rank², la saga a été remodelée pour prendre la forme que nous connaissons.

Mais il suffit de réfléchir un peu pour comprendre qu'il ne peut y avoir eu une légende originaire de Moïse qui ne diverge plus des autres. Car la légende est d'origine ou bien égyptienne,

1. Également mentionné dans le récit de Flavius Josèphe.

2. Voir Otto Rank, *Le Mythe de la naissance du héros*, *op. cit.*, p. 129, note 74.

ou bien juive. La première hypothèse s'exclut d'elle-même ; les Égyptiens n'avaient pas de motifs de glorifier Moïse, il n'était pas un héros à leurs yeux. La légende a donc dû être créée au sein du peuple juif, c'est-à-dire rattachée, sous sa forme connue, à la personne du chef. Seulement elle ne s'y prêtait absolument pas : à quoi pouvait bien servir au peuple une légende qui faisait de son grand homme un étranger ?

Sous la forme que nous détenons aujourd'hui de la légende de Moïse, elle reste remarquablement en retrait de ses intentions secrètes. Si Moïse n'est pas un enfant de roi, la légende ne peut pas apposer sur lui l'estampille du héros ; s'il reste un enfant juif, il n'a rien fait pour s'élever. Seul un petit fragment de l'ensemble du mythe reste actif, la garantie que l'enfant a conservé la vie en dépit de l'action de puissantes forces extérieures ; l'histoire de l'enfance de Jésus, dans laquelle le roi Hérode tient le rôle du Pharaon, répète elle aussi cet élément. Libre à nous de supposer que l'un de ceux qui ont, ultérieurement, adapté maladroitement la substance de la légende, a été incité à reprendre pour son héros Moïse quelque chose de la légende classique de l'exposition, qui distingue le héros, quelque chose qui, en raison des circonstances particulières de l'affaire, ne pouvait pas lui être adapté.

Notre enquête serait contrainte de se satisfaire de ce résultat insatisfaisant et, qui plus est, incertain, et n'aurait rien apporté non plus à la question

de savoir si Moïse était un Égyptien. Mais il y a encore un autre aspect, peut-être encore plus prometteur, pour rendre compte de la légende de l'exposition.

Revenons aux deux familles du mythe. Nous savons qu'elles sont identiques au niveau de l'interprétation analytique ; au niveau mythique, elles se distinguent en ce que l'une est la famille élevée, l'autre la famille basse. Mais s'il s'agit d'une personne historique à laquelle le mythe est associé, il existe un troisième niveau, celui de la réalité. La première famille est la famille réelle, celle dans laquelle la personne, le grand homme, est réellement née et a réellement grandi ; l'autre est fictive, inventée par le mythe qui poursuit ses propres intentions. En règle générale, la famille réelle coïncide avec la famille basse, la famille inventée coïncidant avec la famille de haut niveau. Dans le cas de Moïse, quelque chose semblait se situer ailleurs. Et désormais, ce nouveau point de vue permet peut-être de clarifier le fait que la première famille, celle qui a exposé l'enfant, est dans tous les cas exploitables la famille inventée, tandis que la famille plus tardive, celle dans laquelle il est recueilli et au sein de laquelle il grandit, est la famille réelle. Si nous avons le courage de reconnaître cette thèse comme une généralité à laquelle nous soumettons aussi la légende de Moïse, nous comprenons d'un seul coup que Moïse est un Égyptien – probablement de bonne famille – que la légende doit

transformer en Juif. Et ce serait là notre résultat ! L'exposition dans l'eau était à la place qui convenait ; pour se plier à la nouvelle tendance, il fallait tordre son intention, et le faire non sans une certaine violence ; d'un abandon, cette intention est devenue un moyen de sauvetage.

Le fait que la légende de Moïse diverge de toutes les autres légendes de son espèce pourrait toutefois être mis en relation avec une particularité de l'histoire de Moïse. Alors que d'ordinaire, un héros de ce type s'élève, au cours de sa vie, au-dessus de ses bas débuts, la vie héroïque de l'homme Moïse a débuté par une descente, lorsqu'il a daigné rejoindre les enfants d'Israël.

Nous avons entrepris cette petite enquête dans l'espoir d'en tirer un deuxième et nouvel argument étayant l'hypothèse selon laquelle Moïse était un Égyptien. Nous avons entendu que le premier argument, celui tiré du nom, n'a produit sur beaucoup de personnes aucune impression décisive¹. Il faut être prêt à ce que le nouvel argument, issu de l'analyse de la légende de l'exposition, ne connaisse pas un meilleur destin. On nous

1. Edouard Meyer dit par exemple, in *Die Mosessagen und die Leviten*, Berliner Sitzber, 1905 : « Le nom de Moïse, probablement le nom *Pinhas* dans la lignée des prêtres de Silo [...] est sans aucun doute égyptien. Cela ne prouve pas, naturellement, que ces lignées aient été d'origine égyptienne, mais sans doute qu'elles avaient des relations avec l'Égypte » (p. 651). On peut cependant se demander à quel type de relations on doit penser ici.

rétorquera sans doute que les situations où se forment et se transforment les légendes sont tout de même trop opaques pour justifier une conclusion comme la nôtre, et que les traditions concernant la figure héroïque de Moïse, traditions confuses, contradictoires, portant les signes indubitables d'une révision et d'une sédimentarisation tendancieuses opérées sur plusieurs siècles, ne peuvent que rendre vain tout effort vivant à faire apparaître le cœur de la vérité historique qui les sous-tend. Pour ma part, je ne partage pas cette attitude de rejet, mais je ne suis pas non plus en mesure de la récuser.

S'il n'était pas possible d'obtenir plus de certitude, pourquoi ai-je même porté cette étude à la connaissance du public ? Je le regrette, mais ma justification ne dépassera pas elle non plus le stade des allusions. Si l'on se laisse en effet emporter par les deux arguments présentés ici, et si l'on tente de prendre au sérieux l'hypothèse selon laquelle Moïse était un Égyptien de haut rang, s'ouvrent des perspectives très intéressantes et de grande portée. En se fondant sur certaines hypothèses pas très éloignées, on croit comprendre les motifs qui ont guidé Moïse dans sa démarche inhabituelle, et, en lien étroit avec cela, on saisit la possible justification de nombreux caractères et de nombreuses particularités de la législation et de la religion qu'il a données au peuple des Juifs, et l'on est soi-même incité à énoncer des points de vue significatifs sur la

naissance des religions monothéistes en général. Mais voilà, on ne peut pas faire reposer des vues aussi importantes sur les seules vraisemblances psychologiques. Si l'on considère que l'origine égyptienne de Moïse fournit le premier pilier historique, il faut tout de même au moins encore un deuxième point fixe pour protéger la pléthore de possibilités émergentes contre l'accusation d'être le produit de l'imagination et d'être trop éloignées de la réalité. Une démonstration objective concernant l'époque à laquelle se déroule la vie de Moïse et donc la sortie d'Égypte aurait par exemple satisfait ce besoin. Mais on n'a pas pu en produire, et mieux vaut donc s'abstenir de communiquer toutes les autres conclusions découlant de l'idée que Moïse était un Égyptien.

la Jordanie – celle-ci a dû se dérouler bien avant

l' [redacted] s
o [redacted] i
p [redacted] e
c [redacted] n
v [redacted] n
t [redacted] a
r [redacted] t
c [redacted] t
t [redacted] l,
a [redacted] s.
I [redacted] s
l [redacted] t
c [redacted] s.
I [redacted] :-
g [redacted] s
c [redacted] e
j [redacted] l-
c [redacted] n
r [redacted] e
p [redacted] si
f [redacted] e
c [redacted] is
l [redacted] u
l [redacted] it
c [redacted] it
c [redacted] it
s [redacted] é-
l [redacted] a-

biement une population moins nombreuse que les

autres, mais ils se réfèrent comme à un... s-
 s IS
 g U
 F ui

ΠΙΠΗΘΑΙ ΑΥΤΟΙΣ.

Ou peut-être encore autre chose, plus tangible qu'une tradition. Parmi les plus grandes énigmes de la préhistoire juive, on trouve celle de l'origine des Lévites. On les fait descendre de l'une des douze tribus d'Israël, la tribu Lévi, mais aucune tradition n'a osé indiquer où cette tribu vivait à l'origine ou quelle fraction du pays de Canaan conquis lui était attribuée. Ils occupaient les principaux postes de prêtres, mais on les distingue tout de même des prêtres : un Lévite n'est pas nécessairement un prêtre ; ce nom ne désigne pas une caste. Notre supposition sur le nom de Moïse nous suggère une explication. Il n'est pas crédible qu'un grand seigneur comme l'Égyptien Moïse se soit rendu sans escorte auprès du peuple qui lui était étranger. Il vint certainement avec sa suite, ses plus proches partisans, ses scribes, ses domestiques. Les Lévites, à l'origine, c'était cela. L'affirmation de la tradition selon laquelle Moïse était un Lévite semble constituer une évidente déformation de la réalité : les Lévites étaient les gens de Moïse. Cette solution est étayée par le fait, déjà mentionné dans mon essai antérieur, que les Lévites sont les seuls chez qui l'on voit encore

apparaître par la suite des noms égyptiens¹. On peut supposer que bon nombre de ces gens escortant Moïse ont échappé à la catastrophe qui l'a frappé, lui-même et sa religion. Ils se sont multipliés au fil des générations suivantes, ont fusionné avec le peuple dans lequel ils vivaient mais sont restés fidèles à leur seigneur, ont conservé sa mémoire et entretenu la tradition de ses doctrines. À l'époque de l'unification avec ceux qui croyaient en Yahvé, ils formaient une minorité influente et supérieure aux autres sur le plan culturel.

Je pose l'hypothèse provisoire qu'entre la disparition de Moïse et la création de religion à Qadeš se sont écoulées deux générations, ou peut-être même un siècle. Je ne vois aucun moyen de décider si les néo-Égyptiens, comme j'aimerais les appeler ici pour les distinguer, ceux qui sont revenus, donc, se sont retrouvés avec les parents de leur tribu après que ceux-ci eurent déjà adopté la religion de Yahvé ou dès avant cette date. On peut considérer la deuxième hypothèse comme la plus probable. Cela ne fait pas de différence pour le résultat final. Ce qui s'est produit à Qadeš était

1. Cette hypothèse est bien compatible avec les indications de Yahuda à propos de l'influence égyptienne sur l'écriture du judaïsme précoce. Voir Abraham S. Yahuda, *Die Sprache des Pentateuch in ihren Beziehungen zum Ägyptischen*, Berlin, 1929.

un compromis dans lequel la part tenue par les tribus de Moïse est incontestable.

● Nous pouvons nous référer une fois encore ici au témoignage de la circoncision qui nous a rendu les plus importants services, pour ainsi dire en tant que fossile directeur. Cette coutume devint aussi un commandement dans la religion de Yahvé et comme elle est indissociablement liée à l'Égypte, son adoption ne peut avoir été qu'une concession aux gens de Moïse qui – du moins les Lévites parmi eux – ne voulaient pas renoncer à ce signe de leur sanctification. C'est ce qu'ils voulaient sauver de leur ancienne religion, et en contrepartie ils étaient prêts à accepter la nouvelle divinité et ce que leur en disaient les prêtres madianites. Il est possible qu'ils aient encore imposé d'autres concessions. Nous avons déjà mentionné le fait que le rituel juif prescrivait certaines restrictions dans l'usage du nom de dieu. Au lieu de « Yahvé », il fallait dire « Adonai ». On est tenté de replacer cette règle dans notre contexte, mais c'est une supputation dépourvue de tout autre point d'appui. On le sait, l'interdiction de prononcer le nom de dieu est un tabou très ancien. On ne comprend pas pourquoi elle a justement été remise en vigueur dans la législation juive ; on ne peut exclure que cela se soit produit sous l'influence d'un nouveau motif. Il n'est pas nécessaire de supposer que l'interdiction a été mise en œuvre de manière conséquente ; le nom de Yahvé restait libre pour la formation de noms

de personnes théophoriques, c'est-à-dire pour des compositions de nom (Jochanan, Jehu, Josué). Mais ce nom posait tout de même un problème particulier. On sait que la recherche critique sur la Bible admet l'existence de deux textes-sources de l'Hexateuque. Ils sont désignés par les lettres J et E, l'un utilisant le nom de dieu « Yahvé » [le « J » est celui du mot d'origine, Jahvé (*N.d.T.*)], l'autre celui d'« Élohim ». « Élohim », certes, pas « Adonai », mais on peut songer à la remarque de l'un de nos auteurs : « Les noms différents sont la caractéristique claire de dieux à l'origine différents ¹. »

Nous avons admis que la conservation de la circoncision était une preuve du fait qu'un compromis a été conclu lors de la création de religion à Qadeš. Nous en voyons le contenu dans les récits concordants de J et E, qui remontent donc sur ce point à une source commune (texte ou tradition orale). La tendance directrice était de démontrer la grandeur et le pouvoir du nouveau dieu, Yahvé. Comme les gens de Moïse accordaient une telle valeur à ce qu'ils avaient vécu lors de la sortie d'Égypte, il fallait rendre grâce à Yahvé pour cet acte de libération, et cet événement a été pourvu d'accessoires qui proclamaient la magnificence effrayante du dieu volcanique, telle la colonne de fumée qui, la nuit, se transformait en une colonne

1. Hugo Gressmann, *Mose und seine Zeit. Ein Kommentar zu den Mose-Sagen*, Göttingen, 1913, p. 54.

de feu, ou la tempête qui assécha la mer pour un moment, si bien que leurs poursuivants furent noyés par le retour des masses aqueuses. On rapprocha ainsi l'Exode et la création de religion, et l'on nia le long intervalle entre les deux ; la transmission de la loi ne s'accomplit pas non plus à Qadeš, mais au pied de la montagne du dieu, sous l'auspice d'une éruption volcanique. Mais le tableau qu'on en a donné a commis une grave injustice envers la mémoire de l'homme Moïse ; c'est lui, et pas le dieu volcanique, qui avait libéré le peuple d'Égypte. On lui devait donc un dédommagement ; on le trouva en emmenant Moïse à Qadeš ou sur le Sinaï-Horeb et en l'installant à la place des prêtres madianites. Nous développerons plus tard l'idée qu'en appliquant cette solution, on satisfaisait une deuxième tendance, dont l'urgence n'admettait aucun rejet. On avait en quelque sorte, de cette manière, pratiqué une compensation ; on laissait Yahvé vivre sur une montagne dans le pays de Madian, mais on déplaçait l'existence et l'activité de Moïse à Qadeš et jusque dans la Jordanie orientale. Il fusionna ainsi avec la personne du futur créateur de religion, le beau-fils du madianite Jethro, auquel il prêta son nom de Moïse. Mais de cet autre Moïse, nous ne pouvons rien dire de personnel – il est ainsi totalement éclipsé par l'autre Moïse, l'Égyptien. Sauf à se pencher sur les contradictions que nous trouvons dans le récit de la Bible à propos de la caractérisation de Moïse. On nous le décrit assez souvent

comme impérieux, colérique et même violent ; et pourtant on dit aussi de lui qu'il est le plus doux et le plus tolérant des hommes. Il est clair que ces dernières qualités n'auraient pas servi à grand-chose pour l'Égyptien Moïse, qui avait de si grands et de si lourds projets pour son peuple ; peut-être appartenaient-elles à l'autre, le madianite. Je crois que l'on est en droit de dissocier à nouveau les deux personnes et de supposer que l'Égyptien Moïse n'a jamais été à Qadeš et n'avait jamais entendu le nom de Yahvé, et que le Moïse madianite n'avait jamais mis les pieds en Égypte et ne savait rien d'Aton. Dans le but de souder les deux personnages, la tradition, ou la formation de la légende, a eu pour mission de conduire le Moïse égyptien dans le pays de Madian et nous avons vu que plus d'une explication circulait à ce propos.

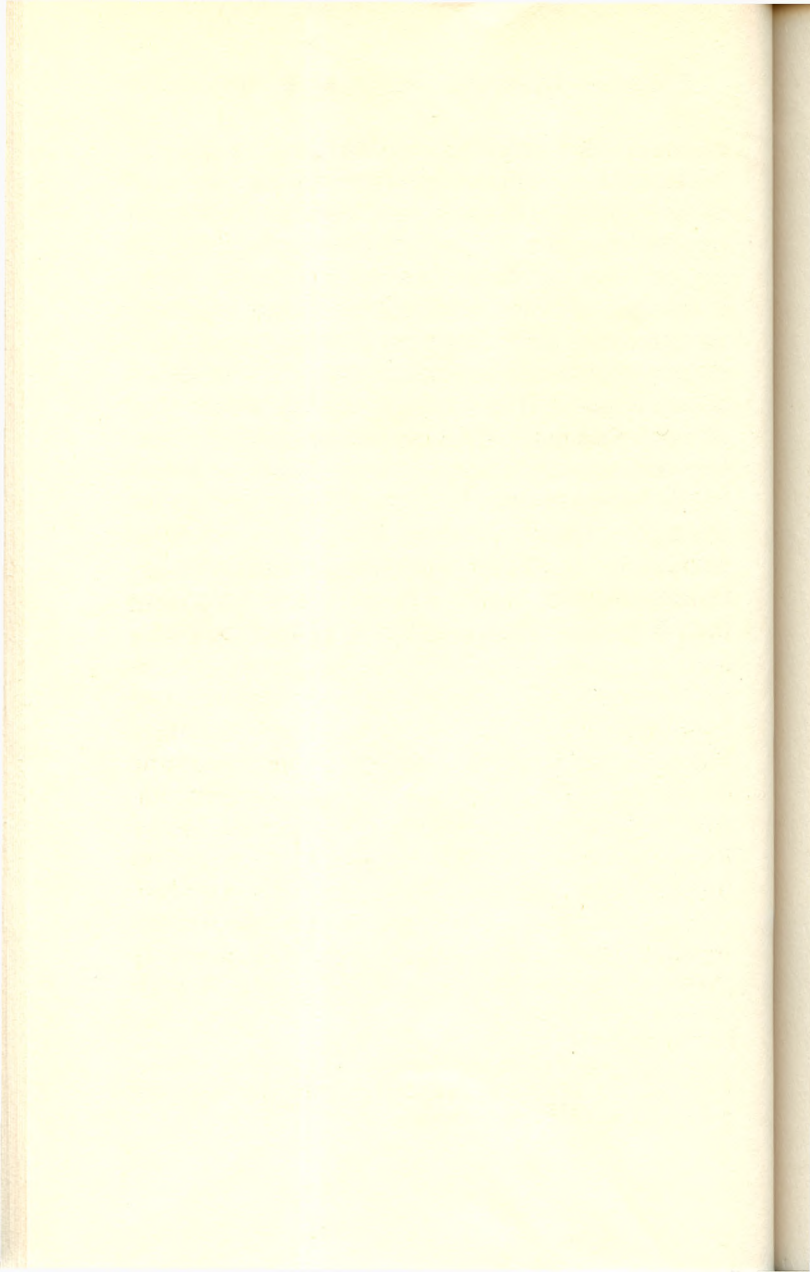
6

Nous sommes préparés à nous entendre repro-

c	e
si	n
d	e
c	a
n	e
ju	e
c	is
a	i-

nant est que cela vaut la peine de poursuivre

l'ouvrage dans la direction que nous avons prise. e.
l it
c le
i ve
c es
F es
é is
z r-
I n.
l ve
t t-
t it
F le
I
c le
c it
c es
c ls
c la
s e,
é ve
A n
F it
l é
l 3.
-
F ». I,
re
JAHVISTE ET ELOHISTE.



TABLE

<i>Note de l'éditeur</i>	7
--------------------------------	---

L'homme Moïse et la religion monothéiste

I. Moïse, un Égyptien	13
II. Si Moïse était un Égyptien... ..	31
III. Moïse, son peuple et la religion monothéiste	95
Première partie	95
<i>Remarque préliminaire I (avant mars 1938)</i>	95
<i>Remarque préliminaire II (en juin 1938)</i> .	99
<i>Le présupposé historique</i>	102
<i>Période de latence et tradition</i>	115
<i>L'analogie</i>	124
<i>Application</i>	138
<i>Difficultés</i>	157
Deuxième partie	175
<i>Résumé et répétition</i>	175

<i>Le peuple d'Israël</i>	177
<i>Le grand homme</i>	181
<i>Le progrès dans les facultés intel- tuelles</i>	188
<i>Renoncement à la pulsion</i>	195
<i>La teneur de la religion en vérité</i>	206
<i>Le retour du refoulé</i>	210
<i>La vérité historique</i>	215
<i>L'évolution historique</i>	221
ANNEXE. Amenhotep IV (Echnaton)	
<i>par Karl Abraham</i>	231

Achevé d'imprimer en août 2014
par CPI (Barcelona)

Dépôt légal : septembre 2014

Imprimé en Espagne

“ *La difficulté n'est pas d'exécuter le crime, mais d'en éliminer les traces.* ”

Londres, 1939. En exil, Freud publie la suite de *Totem et tabou*. Ce sera son dernier livre, trois essais sur l'identité juive où foisonnent les questions. Qui était Moïse ? Comment devient-on un « grand homme » ? Quelles sont les racines de la haine de soi et de l'antisémitisme ? Peut-on se dire juif si l'on ne pratique pas ? Comment définir ce sentiment d'appartenance si puissant qu'il peut se transmettre de manière transgénérationnelle ? *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* est l'un des ouvrages de Freud les plus commentés, et peut-être même celui qui contient toutes les clés de sa pensée.

Le texte de Freud est suivi d'un essai fameux de Karl Abraham, « Amenhotep IV » (1912).

Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni

Couverture : Sigmund Freud en 1921
© Explorer/Mary Evans Picture Library

Traduction inédite

ISBN : 978-2-228-91112-2



5,50 €

payot-rivages.fr